

LES DIRECTIONS DE LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE LA HONGRIE.

PAR :
ALEXANDRE PETŐ.

Deux éléments ont déterminé la situation de la Hongrie dans son passé historique. L'un était sa conformation géographique, l'autre, la décision de la nation, selon laquelle, aucun de ses puissants voisins ne puisse abuser des désavantages de son emplacement géographique, de manière à en faire résulter une dépendance politique. Sa situation géographique entre l'Orient et l'Occident, lui a imposé la médiation de l'échange des effets culturels et politiques. L'autre force régulatrice qui paraît aussi immanente que la loi géographique de la nature, est que la nation hongroise ne voulut jamais être ni allemande, ni grecque, elle ne voulut jamais faire partie du Saint Empire Romain, ni devenir une province de l'Empire grec, et, tout en s'unissant au système des Habsbourgs, elle ne le fit pas dans le but d'en devenir une province héréditaire, et de s'abaisser au niveau d'une acquisition ou d'un bien patrimonial, mais pour se défendre contre le danger turc et slave. Les changements, les vacillations et les contradictions qui ont assujetti quelquefois, et parfois d'apparence seulement, la politique extérieure hongroise, n'ont absolument rien changé du rythme de nos relations avec l'étranger, qui, à l'époque des souverains de la maison d'Árpád, fut la plus ostensible, et peut-être dans la forme la plus mûre et la plus consciente, sous notre roi Béla III, qui, avec une véritable diplomatie de grand style, a toujours su trouver, entre les empires des Hohenstauf et des Komenos, d'une manière très habile et avec un constant succès, la chemin de l'équilibre, en sauvant son pays non seulement du danger de la dépendance constitutionnelle, mais le fit reconnaître comme égal par les puissances mondiales, tout en repoussant énergiquement les prétentions de la majorité allemande et grecque. La tendance était de trouver un contrepoids auprès de Frédéric Barberousse vis-à-vis de Manuel et de tenir ce premier en échec par le dernier grand empereur d'Orient. Cette politique fut continuée, peut-être avec moins d'égoïsme, sous le règne des Anjou et des deux Hunyadi, mais là, c'est l'abus des intérêts de famille, et, en ce qui concerne le roi Mathias, c'est l'ambition et la vanité du souverain de la Renaissance qui détournèrent quelquefois cette politique de la bonne voie.

Martinuzzi et la politique de „bascule“.

Après le désastre de Mohács, le bouleversement de l'unité du royaume de Hongrie, survenu en 1526, eut pour résultat que la nation hongroise cessa d'être une race ayant une politique individuelle dans l'Europe sud-

orientale. Elle est tombée de la hauteur des Etats indépendants de l'Europe et tout le poids de son existence s'est vu transporté en dehors de ses frontières et de son influence. Si, d'un certain point de vue, nous devons regretter le brisement de l'unité nationale hongroise qui fut le résultat de la politique turcophile du dernier roi national, l'histoire impartiale a pourtant le devoir de constater que dans la politique de son plus grand homme d'Etat, le R. P. Martinuzzi, ce fut toujours la protestation de la force vitale et de l'indépendance de la nation hongroise qui prévalait contre le fantôme hispano-allemand. Nous voyons les contours de la nouvelle coalition se dessiner dans la Ligue de Cognac, qui réunit contre le nouveau dépositaire de la puissance mondiale, le roi François I^{er} de France, Jean, roi de Hongrie, le Pape et le Sultan. La devise était alors : „la liberté de l'Europe“, qui, dans la phraséologie d'alors, correspondait à peu près à „l'équilibre de l'Europe“ de nos jours. L'unité territoriale et l'ancienne indépendance de la Hongrie relevait entièrement des chances de cette entente. L'incertitude du résultat et l'inefficacité de ce concours pour la puissance mondiale ont mis dans une situation des plus inimaginables ce maître des initiatives qu'était le R. P. Martinuzzi. Le tragique de Martinuzzi était qu'il avait dressé ses plans se basant sur la victoire relative d'une des puissances combattantes. Or, il est arrivé que ni Charles-Quint, ni Soliman II. n'est devenu le maître absolu de l'Europe, ce qui eut pour résultat le nouveau démembrement des territoires et de l'unité nationale de la Hongrie.

Les grands princes souverains de la Transylvanie, Bocskay, Bethlen, ainsi que les Rákóczi ont tous joint leurs efforts aux mouvements européens qui ont eu lieu contre les Habsbourgs dans le but d'aliéner la majorité austro-allemande. Le fait que les souverains et les chefs de l'opposition hongroise ont porté leur première combinaison vers la Haute-Porte, trouve son explication dans l'horizon de la disposition des puissances du XVII^e siècle. Non seulement l'indépendance de la Transylvanie était douteuse entre Vienne et Constantinople, mais, et cela surtout vers la fin de ce XVII^e siècle, ces deux grandes puissances étaient déjà en discussion sur la question de l'hégémonie des Balkans qui venait de se poser. Réellement, c'eut été une politique de suicide de la part d'un homme d'Etat hongrois de ne pas prendre en considération les chances avantageuses, et de se laisser prendre par les fictions de la chrétienté, et qui, par simple conviction de religion, se serait hermétiquement fermé à l'influence turque par une infranchissable muraille de Chine. Les princes protestants de Transylvanie et leurs diplomates n'étaient pas de moins bons Chrétiens que les Bourbons qui ont entretenu presque continuellement des rapports d'alliance avec la Porte. Il est douteux que Wesselényi, Pierre Zrinyi et François II. Rákóczy, furent moins catholiques que Richelieu et Mazarin qui ont anéanti le Saint Empire Romain et la suprématie européenne des Habsbourgs avec l'aide des protestants. Le même instinct et la même nécessité politique qui obligèrent premièrement l'opposition hongroise, peut-

être contre sa volonté, a essayer de se procurer des facteurs en dehors de la communauté culturelle occidentale, l'ont pressé, lors du déclin de l'empire ottoman, de mettre en mouvement, parallèlement à ses buts politiques, des facteurs qui devaient être appelés à jouer le même rôle dans la balance de l'équilibre européen. Ainsi qu'à l'époque de la maison arpadienne, les politiciens hongrois se défendaient contre l'influence pangermanique, avec l'aide tchèque, moravienne, polonaise et même russe, et que, lors de la prépondérance européenne des Habsbourgs, ils recherchaient des attaches turques, suédoises, polonaises et françaises, le temps devait venir où l'„aurora borealis“ de la puissance russe, venant de paraître, allécha les hommes d'Etat hongrois qui rêvaient le rétablissement de l'ancienne puissance de leur patrie.

Le plan de Grande-alliance de Rákóczi.

François II. Rákóczi, dans les bouleversements de l'Europe, au milieu des troubles diplomatiques provenant des rivalités pour la succession d'Espagne et pour l'hégémonie du Nord, a montré beaucoup d'esprit et d'habileté. Ses relations diplomatiques s'étendaient partout, dans le but d'obtenir du secours et de forcer de cette façon la cour de Vienne à accepter une paix honorable ou de faire de la question hongroise une affaire européenne, devant être résolue par le conseil des cabinets de l'Europe, et placée sous la garantie internationale. C'est ainsi que ses yeux se sont portés sur le tzar Pierre le Grand dont la rigide et austère rudité et le macchiavélisme sans bornes le tenaient déjà en ascendant, alors qu'il venait de prêter serment au roi de France. Vis-à-vis de la Grande-alliance européenne, dans laquelle l'empire des Habsbourgs jouait le premier violon, ce grand esprit barbare restait là, absolument inactif, étant complètement inconnu, quoiqu'appelé à devenir le maître du lendemain. La question n'est pas celle si Rákóczi fut forcé, par la situation diplomatique, à une alliance russe supprimant éventuellement l'unité de l'Etat hongrois, car cette diversion lui fut imposée par la crainte d'un danger plus proche et plus imminent, vis-à-vis de l'éventualité d'un danger relativement moindre. Rákóczi, devant le péril de l'impérialisme des Habsbourgs avait confiance dans l'entente franco-russe, et c'est pourquoi il s'efforça de toutes manières à créer, contre l'empereur romain, une alliance entre ces deux puissances. Il paraît même qu'il espérait obtenir de ce rapprochement russe des résultats salutaires en ce qui concerne la politique intérieure de la Hongrie. Dans sa lettre du 24 mai 1707, contenant des instructions pour son ambassadeur à Moscou, M. Alexandre Nedeczky, il se déclare même disposé à offrir à la monarchie du Nord les forces de la confédération hongroise contre la Suède. „En effet, — déclare-t-il dans sa note diplomatique, — l'empire oriental ne saurait plus gagner et avec moins de peine que par le fait de la séparation de la Hongrie de la maison d'Autriche. *Car l'empereur romain ne concèdera jamais sincèrement qu'*

la puissance du tzar s'accroisse en Orient, tandis que le roi de Hongrie l'y aidera volontiers, cela même dans le but de se maintenir". La concurrence pour les Balkans et le canon de toute la question d'Orient se trouvent dans cet horoscope de politique extérieure fait avec une admirable prévoyance qui reflète si merveilleusement le sens politique peu commun de ce prince, et ses connaissances topographiques presque infailibles dans le labyrinthe des transformations européennes.

Pourquoi, malgré tout cela, ce prince hongrois persista-t-il dans son idée de l'alliance franco-russe? Pas pour autre cause, qu'il jugeait insuffisante la force militaire de la France épuisée et de l'opposition hongroise contre les relations européennes des Habsbourgs et la supériorité militaire d'Eugène de Savoie et de Marlborough. Parmi les anciennes péniches de la politique française, la Pologne était aussi arrivée à la pente de la complète insignifiance politique, tandis que la Suède, par suite de l'étourderie de Charles XII, voguait à l'aventure dans des eaux étrangères. L'intérêt de l'équilibre européen exigeait donc la mise en ligne de front de ce nouveau facteur auprès du groupement franco-hongrois et le rétablissement de la symétrie politique dérangée. *Le 17 septembre 1707, le généralissime Nicolas Bercsényi conclut à Varsovie l'alliance hongro-russe, sur la base de la candidature de Rákóczi au trône de la Pologne.* Après ce fait, ce prince cherchait à trouver une formule, laquelle, en aplanissant les controverses russo-turques, aurait créé par une coalition d'une force immense, une ligne défensive militaire contre laquelle même l'énergie d'Eugène de Savoie et le génie de Marlborough auraient fait naufrage.

Alliance franco-hongro-polono-russo-turque! Chaque élément politique de quelque importance de l'Europe orientale aurait trouvé sa place dans ce système gigantesque qui promettait certainement une toute autre fin à la guerre de la succession d'Espagne. Malheureusement, les politiques française et russe se jouaient alors des tours d'intrigues réciproques. *Dolgorouki*, le Ministre russe des Affaires Etrangères a conseillé au tzar de continuer de duper la France, car, plus la guerre d'Espagne se traîne à la longue, plus la Russie en tirera profit, étant donné, que, de cette manière, elle réussira à faire front de deux côtés, à titre égal, et pour Louis XIV, et pour l'empereur Joseph. Par contre, le ministère des Affaires Etrangères de France poursuivait toujours l'alliance suédoise, et donnait préférence à Charles XII vis-à-vis du tzar Pierre, et, quoique ayant demandé l'aide russe pour Rákóczi, il ne cessa pas de stimuler la Porte à attaquer la Russie dans l'intérêt de la Suède. Rákóczi et la question hongroise furent les premières victimes de la tragi-comédie de ces intrigues, il est vrai que quelques années après, Louis XIV et le tzar Pierre durent aussi payer très cher leurs erreurs diplomatiques. La tragédie de Rákóczi et de l'opposition hongroise était d'autant plus grave et douloureuse, que, malgré que ce fut eux qui avaient posé les bases d'un nouveau groupement européen, il n'en ont pu tirer aucun avantage pour leur patrie.

La politique extérieure des „Labancz“.

La paix de Szatmár qui succéda à la guerre d'indépendance de Rákóczi, fut aussi bien la clôture de l'époque de développement de la Hongrie, que le fut celle d'Utrecht pour la formation du système habsbourgeois et la nation hongroise semblait donc se décider en faveur de la maison impériale, et, en ce qui concerne les succès de ses efforts, la nation venait de s'affaisser dans une indifférence léthargique, après avoir constaté avec désespoir que toute lutte était devenue inutile. Depuis la paix de Szatmár, aucun Hongrois ne règne ni gouverne en Hongrie, personne d'entre eux ne s'occupe plus des puissances de l'Europe, ni en paix, ni en guerre, aucun Hongrois ne commande plus d'armée hongroise pour défendre les intérêts nationaux. La nation hongroise est absolument désorientée dans les nouvelles questions européennes, et l'Europe „d'outre-Vienne“ est un pays de rêves, une terre inconnue pour les hommes d'Etat hongrois.

À suivre.

